

Ce secours, il arrive de tous côtés, foudroyant. Entendez-vous ces galops échevelés, cette trépidation formidable dont le bruit grossissant est dominé par la note uniformément lugubre de la cloche à laquelle le tocsin répond sinistrement ?

Place, place ! Ce sont les pompiers ! Ce sont ces braves dont l'indomptable courage ne connaît aucun péril ! Ce sont les vigilants soldats du devoir ! Ce sont des héros !

Un coup de sifflet :

Les échelles se dressent, s'allongent, se multiplient, se garnissent d'une grappe humaine qui explore le champ de bataille — car c'est une bataille qui va se livrer — ; les dévidoirs tournent, les pompes à vapeur se mettent en batterie et les tuyaux rampent sur le sol et montent le long des murailles, semblables à des serpents fabuleux. Des appareils de toute sorte, des engins de toute nature sont partagés entre les combattants. Ce sont des cordages, des crochets, des haches, des falots, des torches, des scaphandres et mille autres objets terrifiants dont l'usage est inconnu du vulgaire. Il n'y a pas cinq minutes que le sinistre a éclaté, et chacun est à son poste. Les officiers sont sur tous les points à la fois : en haut, en bas, au centre de la fournaise. Ils donnent un ordre ici, une approbation là, un encouragement partout.

La-haut, sur le toit, dans la nuit, une silhouette fantastique apparaît. C'est un brave que l'on devine seulement au luisant de son vêtement inondé. Chargé d'une mission périlleuse, il n'a pour l'encourager, le soutenir dans sa tentative hardie que le sentiment du devoir. Seul, au sommet d'une maison qui renferme un volcan en travail, il rampe, dans l'obscurité aggravée par une fumée suffocante, sur une toiture dont il ne connaît pas les fantaisies de construction, traînant après lui une lance dont la longueur du tuyau centuple le poids ; une hache pendue à la ceinture achève de paralyser ses mouvements. Qu'importe ! Il va toujours. Il atteindra son but et fera son devoir malgré tout. Mais, son devoir accompli, pourra-t-il regagner le sol sain et sauf ?

Hélas ! qui peut le dire ?

Et là, au sommet de cette échelle de 50 pieds, ces hommes suspendus aux échelons supérieurs, lançant de l'eau sur le brasier, hachant le bois, pulvérisant la maçonnerie, empêchant par des moyens surhumains que le feu ne se communique aux maisons voisines, sont-ils sûrs de redescendre autrement que par une chute à pic dans la masse ignée ? Et s'ils échappent à ce danger incessant, échapperont-ils à cette poutre carbonisée qui, tout à l'heure, va se détacher de l'édifice ?

éviteront-ils la pluie de plomb fondue qui dans un moment va couler du chéneau ? ne sont-ils pas menacés de la rupture de l'échelle ? de l'asphyxie ? Et si par miracle ils esquivent ces multiples dangers la mort ne leur enverra-t-elle pas une de ses Euménides sous forme de refroidissement, de bronchite ou de pleurésie ?

Malheur ! pour ces hommes c'est toujours la mort.

*
* *

Mais la foule grossit. Aux noctambules viennent se joindre des curieux qui se sont arrachés de leur lit. La foule, inutile, lâche et bête, encombre le terrain, décoche des lazzis de mauvais goût, discute sur la façon dont le feu a *originé*, et suppute les pertes selon un barème idéalement stupide. L'arfois, lorsqu'un pompier, au risque de se rompre mille fois les os, est obligé de changer de posture, une douche tombe sur les badauds qui se dispersent effarés, rient aux éclats et reviennent se grouper devant le bâtiment embrasé.

Soudain, un objet volumineux, informe dans sa chute, vient de passer à travers une masse de fumée rouge. Mais personne ne l'a remarqué. Ce n'est qu'un pompier victime de son devoir et peut-être de son zèle.

Ah ! si ça avait été une pinte d'eau menaçante pour la belle cravate de ce joli monsieur qui hume un si délicieux cigare, tout le monde aurait vu. Mais quoi ? un pompier qui meurt au feu, n'est-ce pas tout naturel ?

Je pense qu'il serait simplement décent d'éloigner ce public spécial qui forme la galerie à chaque incendie. Il y a une opposition ironique, qui est presque un outrage, entre l'oisiveté joyeuse des spectateurs et l'activité périlleuse des acteurs.

*
* *

Je n'entreprendrai pas d'écrire le martyrologe des hommes morts au feu. Je rappellerai seulement que la tombe vient de se fermer sur Pierre-Alexandre Dufour, mortellement blessé à l'incendie de Villa-Maria, que le mois dernier le pompier John O'Rourke a été tué à l'incendie du Royal Waterproof Co., et qu'en avril George Dagenais trouvait la mort à celui de la maison Mongenais-Boivin.

Pour courir plusieurs fois par jour la chance d'être tués, qu'offre-t-on à ces hommes ? Un salaire de \$9.60 ou de \$11.50, selon la classe à laquelle ils appartiennent.

Quelle somme de travail exige-t-on d'eux ?

Vingt-et-une heures par jour !

Quel répit leur accorde-t-on ?